ARTHUR ADAMOV

THÉÂTRE

I

LA PARODIE — L'INVASION
LA GRANDE ET LA PETITE MANŒUVRE
LE PROFESSEUR TARANNE
TOUS CONTRE TOUS

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

THÉÂTRE.

I. La Parodie. – L'Invasion. – La Grande et la Petite Manœuvre. – Tous contre tous. – Le Professeur Taranne.

II. Le Sens de la marche. – Les Retrouvailles. – Le Ping-pong. Précédé d'une note de l'auteur.

III. Paolo Paoli. – La Politique des restes. – Sainte Europe.

IV. M. le Modéré. – Le Printemps 71.

PAOLO PAOLI. (« Le Manteau d'Arlequin »).

LES ÂMES MORTES, *d'après le poème de Nicolas Gogol* (« Le Manteau d'Arlequin »).

LE PRINTEMPS 71.

ICI ET MAINTENANT (« Pratique du Théâtre »).

L'HOMME ET L'ENFANT (« Folio », *n° 1261*).

OFF LIMITS (« Le Manteau d'Arlequin »).

JE... ILS... (« L'Imaginaire », *n° 306*).

SI L'ÉTÉ REVENAIT (« Le Manteau d'Arlequin », nouvelle série).

Extrait de la publication

THÉÂTRE
D'ARTHUR ADAMOV
I

Extrait de la publication

Extrait de la publication

ARTHUR ADAMOV

THÉÂTRE

I

LA PARODIE – L'INVASION

LA GRANDE ET LA PETITE MANŒUVRE

LE PROFESSEUR TARANNE

TOUS CONTRE TOUS

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1953, renouvelé en 1981.*

LA PARODIE

Pour Marthe Robert
son ami
A. A.

Extrait de la publication

DISTRIBUTION

L'Employé	Roger Blin.
N.	Jean Martin.
Le Journaliste	Jacques Butin.
Lili	Catherine Damet.
Le Directeur de l'*Avenir*	Pierre Le Proux.
Le Chef de réception	Pierre Le Proux.
Le Gérant	Pierre Le Proux.
La Pauvre Prostituée	Malka Ribowska.
Le Couple	Madeleine Marie.
	Claude Romain.
Premier Commissionnaire	Jacques David.
Premier Ouvrier du Service d'assainissement	Jacques David.
Second Commissionnaire	Paul Chevalier.
Second Ouvrier du Service d'assainissement	Paul Chevalier.

La Parodie *a été représentée pour la première fois au Théâtre Lancry, le 5 juin 1952. Mise en scène de Roger Blin. Décor de Vieira da Silva.*

INDICATIONS SCÉNIQUES

D'un bout à l'autre de la pièce, chaque personnage principal doit conserver un maintien, une façon de parler et de marcher qui lui sont propres, garants de sa continuité.

Les costumes des personnages, fixés à leur entrée en scène, ne varient pas plus que les gestes, sauf en ce qui concerne Lili dont les changements de costumes symbolisent le caractère.

L'Employé, en proie à une agitation constante, a un débit désordonné et marche dans tous les sens (même en arrière).

N. semble se déplacer avec répugnance. Il a une voix grave. En général, attitude raide et pas saccadé.

Lili parle sur un ton enjoué. Sa démarche rappelle celle d'un mannequin présentant une collection.

Le Journaliste est froid, toujours égal à lui-même. Il ne regarde presque jamais ses interlocuteurs.

Se souvenir que, durant toute la pièce, la rafle sévit dans la ville. Donc, sifflets, bruits de cars, avertisseurs de police, phares.

Ces indications n'ont d'autre but que de souligner le caractère « parodique » de la pièce. S'abstenir néanmoins de toute « stylisation ». Le comportement absurde des personnages, leurs gestes manqués, etc., doivent apparaître absolument naturels et s'inscrire dans la vie la plus quotidienne.

DÉCOR

En fait, il n'y en a qu'un, valable du début à la fin. Devant lui viendront se planter les différents éléments : l'horloge, la pancarte, l'arbre, etc.

Au fond un circulaire photographique représentant une ville. Toute la pièce se déroule devant le circulaire.

Donner l'impression du noir et blanc. Pour cela, peindre peut-être les décors en gris ou en bleu sale; en tout cas, les éclairer de sorte qu'ils viennent se confondre avec le circulaire.

La mise en scène doit susciter le dépaysement. Le décor ne varie pas dans sa composition essentielle, mais seulement dans la disposition de ses différents éléments. Il présente les mêmes choses sous des angles de vue différents.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

PROLOGUE

Un couple et un commissionnaire stationnent devant l'entrée d'une salle de spectacle entièrement visible (pas de murs). Plusieurs rangs de chaises font face à une estrade dressée au fond de la scène sur laquelle passe et repasse Lili.

A gauche, une pancarte sur laquelle on peut lire : « l'Amour vainqueur. »

A droite, une horloge municipale faiblement éclairée et dont le cadran ne porte pas d'aiguilles.

Le couple se livre à une dispute muette. On entend une sonnerie, puis des coups de sifflet. Le couple et le commissionnaire vont s'asseoir sur les chaises. Presque aussitôt un autre couple et un autre commissionnaire absolument semblables aux précédents entrent et prennent leurs places. Même manège que le premier couple. Lili continue à aller et venir sur l'estrade. Soudain, voix de la coulisse.

UNE VOIX . – Un mètre quatre-vingt-cinq. Oui, vous êtes grand. *(Pause.)* Mettez-vous là. N'appuyez pas. Sans appuyer. Qu'est-ce que vous voyez là ?

UNE SECONDE VOIX. – Je ne vois rien.

PREMIÈRE VOIX. – L'autre œil. Sans appuyer...

SECONDE VOIX. – Je ne vois rien. C'est justement...

Entre à droite l'Employé. Costume de sport négligé, espadrilles.

Extrait de la publication

L'EMPLOYÉ. – Quelle bonne idée j'ai eue de passer mon congé ici! Je ne rêve pas. Cette rue ne ressemble à aucune autre, elle ne me rappelle rien. Il y a là un cinéma et des arbres devant. Les arbres sont une promesse de résurrection. *(Il rit.)* Ici, au moins, pas de maisons pour vous boucher la vue. Si le temps était plus clair, s'il ne faisait pas aussi noir, on verrait certainement la campagne, on verrait très loin, aussi loin qu'on peut voir.

PREMIÈRE VOIX. – De près, vous voyez bien?

SECONDE VOIX. – Oui, oui.

PREMIÈRE VOIX. – Mettez-vous dans le fond, tout au fond...

Lili sort à gauche.

L'EMPLOYÉ. – Si seulement je pouvais rencontrer une femme. Après tout, rien d'impossible à cela. *(Il s'approche de la file d'attente.)* Évidemment, ici, la rencontre est peu probable, mais il y a bien d'autres quartiers dans la ville. Toutes les femmes ne sont pas accompagnées. Il faut seulement un peu de patience, un peu de temps. Tout est une question de temps. *(Au Commissionnaire.)* Pardon, Monsieur, quelle heure peut-il être?

LE COMMISSIONNAIRE. – Vous avez une horloge juste en face.

L'EMPLOYÉ, *regardant l'horloge sans aiguilles.* – La nuit est un peu obscure. Je ne vois pas bien. *(A l'homme du couple.)* Auriez-vous l'heure, Monsieur?

LE COMMISSIONNAIRE, *comme si c'était à lui que l'Employé s'adressait.* – Si on te le demande, tu diras qu'on ne te l'a pas dit.

On entend de nouveau une sonnerie. Le premier couple et le premier commissionnaire se lèvent et sortent. Le second couple et le second commissionnaire prennent leurs places.

L'EMPLOYÉ. – En effet, je distingue... Je distingue... Heureusement que tout le monde ici est obligeant. On m'indiquera certainement mon chemin. J'ai déjà bien trouvé cette horloge... Comme les aiguilles tour-

Extrait de la publication

nent! On les voit à peine, c'est peut-être à cause de leur rapidité. Qui pourrait les suivre?

Il sort.

Obscurité.

PREMIER TABLEAU

Même décor. Seul l'angle de vue diffère. L'horloge et la pancarte, séparées au prologue, sont rapprochées pour donner l'impression d'une nouvelle perspective.

Sous l'horloge, étendu par terre, N. Il porte un complet noir trop court : pantalons jusqu'à mi-mollet, les manches s'arrêtant bien au-dessus des poignets. Entre Lili, à droite, toilette tapageuse. Chapeau monstrueux : plumage et fanfreluches. Elle semble chercher quelqu'un ou quelque chose. L'Employé entre presque au même moment, également à droite.

L'EMPLOYÉ. – Vous cherchez quelque chose, Mademoiselle? Je puis peut-être vous renseigner. Je le souhaiterais beaucoup.

LILI. – Je ne cherche rien. On me cherche, c'est très différent.

L'EMPLOYÉ. – Quel dommage. Je suis neuf dans la ville, mais j'en connais déjà assez bien les secrets. Je circule énormément, c'est pour ça. *(Pause.)* Immobile, il me semble que je n'existe pas, je ne vis qu'en marchant. Le rythme de mes pensées alors s'accélère. Oh, il n'échappe pas à mon contrôle. Je l'épouse avec tout mon corps.

LILI. – La marche est à peu près le seul exercice qu'on puisse prendre en ville. Mais, Monsieur, ce n'est peut-être pas là une raison pour m'adresser la parole.

L'EMPLOYÉ. – Justement, justement... c'était pour vous... expliquer. Je vous ai connue, je veux dire aperçue, enfin... admirée il y a déjà très longtemps.

LILI, *railleuse.* – Avant le déluge ou après?

L'EMPLOYÉ. – Comment, vous vous rappelez? Vous ne pouvez savoir quelle joie vous me faites. *(Pause.)* Vous vous teniez tout en haut des marches du monde. Une buée lumineuse et pâle vous baignait. *(Pause.)* Que vous êtes belle! *(Pause.)* Vous avez une bouche, des yeux, des cheveux...

LILI, *riant.* – Évidemment.

L'EMPLOYÉ. – Vous êtes à vous-même votre soleil, votre propre foyer lumineux.

LILI. – Je crois, en effet, vous avoir déjà vu quelque part. Au Chaperon Vert, peut-être? Vous y venez parfois? La salle est agréable bien qu'un peu obscure.

L'EMPLOYÉ. – Comme je vous comprends. Comme j'aime que vous aimiez ce que j'aime : le jour, la vie, le feu, l'amour. J'ai, du reste, tout de suite pressenti en vous la santé, garante de l'avenir. *(Pause.)* Oui, ce devait être au Chaperon Vert. Vous vous teniez debout contre la porte. Au fond, à droite... ou plutôt à gauche... si on fait face au comptoir naturellement... *(Pause.)* Vous aviez l'air si perdue dans vos pensées, si entraînée par des liens lumineux que je n'ai pas osé vous déranger. Je suis timide, on ne le dirait pas, n'est-ce pas? *(Pause.)* Ce nom de Chaperon Vert me plaît. Le vert, c'est le grand porteur de vie, le réservoir des énergies profondes. C'est aussi la couleur de l'espérance. Je suis sûr que vous l'aimez.

LILI. – Toutes les couleurs me vont. Cela n'a l'air de rien, mais dans mon métier, c'est très important. Je suis mannequin.

L'EMPLOYÉ. – J'allais justement vous parler à ce sujet. Ce que je vais dire vous concerne autant que moi, aussi vous supplierai-je de m'écouter avec toute votre attention. *(Pause.)* Ce sera pour moi une joie si pure. Le visage tendu qui écoute, c'est déjà un peu le visage de l'amour. *(Pause.)* Je suis représentant d'une maison de province. Je gagne ma vie assez convenablement : deux billets de fixe par mois. Bien sûr, ce n'est pas la fortune, mais elle peut encore venir... On

Extrait de la publication

m'a promis un avancement, moins de fixe peut-être, mais, en tout cas, davantage de commissions. Maintenant que vous êtes entrée dans ma vie, cet avancement ne saurait tarder. Le bonheur appelle le bonheur. Quand le rouge sort une fois, le noir s'avoue vaincu, et le rouge est sorti puisque nous nous aimons.

LILI, *riant.* – Vous avez des façons de parler très plaisantes. Tout le monde aujourd'hui se croit obligé de garder son sérieux, Dieu sait pourquoi. Moi, je suis restée une enfant miraculeusement préservée.

L'EMPLOYÉ. – Nous sommes faits l'un pour l'autre comme le ciel pour la terre et la terre pour le ciel. Vous êtes la femme et je suis l'homme, nous sommes le couple. J'ai toujours su que vous vouliez voir des enfants se multiplier sous votre regard. C'est aussi mon désir. L'offre est pareille à la demande quand l'amour est égal à l'amour. *(Pause.)* Si le cœur vous en dit, vous pourrez me suivre dans ma ville natale. Vous en aimerez le ciel inerte et sans nuages. Mais je puis aussi bien m'acclimater ici. Quand on possède un métier comme le mien, on n'est jamais pris de court. Je connais déjà l'adresse de l'Office de placement. C'est, paraît-il, une adresse très difficile à obtenir, étant donné qu'elle change très fréquemment... C'est le premier pas qui coûte. Je ne suis inquiet, en ce qui vous concerne, que sur la question logement. Il semble que l'on ne trouve d'appartements qu'à des étages très... élevés. Je crains que vous ne souffriez des trop fréquents séjours dans les ascenseurs, d'autant plus qu'à maintes reprises, j'ai remarqué leur façon un peu brutale d'interrompre aux étages leur ascension. Enfin, vous déciderez, je ne veux pas vous influencer.

LILI. – Auriez-vous l'heure?

L'EMPLOYÉ. – Il y a une pendule juste en face.

LILI, *regardant l'horloge sans aiguilles.* – Mon Dieu! Déjà! Est-ce possible? Je suis complètement folle de bavarder ainsi. Je serai encore grondée. Évidemment, ça vous est égal. Grand égoïste!

Soudain, voix de la coulisse, plus ou moins proches et lointaines, venant de lieux différents.

UNE VOIX D'HOMME. – Lili, nous n'attendons plus

Extrait de la publication

que vous. Nous nous sommes mis à table. Le soleil d'hiver frappe nos verres, le ciel est vide.

AUTRE VOIX D'HOMME. – Lili, Lili. Je t'attends. Où es-tu? Le navire va lever l'ancre. Les derniers passagers ont franchi la passerelle. Une vieille femme pleure sur un tas de sable. Qu'est-ce qu'il y a?

VOIX DIVERSES. – Lili! Lili!

LILI, *riant.* – Me voici!

L'EMPLOYÉ, *saisissant la main de Lili.* – Je voudrais... avant que vous partiez. Voulez-vous?... Après-demain, c'est un peu loin, demain plutôt. Enfin, comme cela vous arrange le mieux. Je suis très pris, mais pour vous, je me rendrai libre. Je vous promets... à neuf heures précises devant le Royal.

LILI, *s'éloignant.* – Fions-nous plutôt au hasard, voulez-vous? Il fait si bien les choses. Très contente d'avoir fait votre connaissance. A bientôt, j'espère.

Elle traverse la scène de gauche à droite dans la direction de N. toujours étendu.

L'EMPLOYÉ, *qui n'a pas remarqué le départ de Lili.* – Je ne sais comment vous remercier. Aucun mot ne peut dire la joie... A neuf heures précises devant le Continental... Je vous attendrai aussi longtemps qu'il faudra. Je ne suis quand même pas à un quart d'heure près. Chaque instant, je le vivrai en vous, mon grand amour.

Il sort à droite. Lili, parvenue à l'autre extrémité de la scène, s'arrête devant N.

N., *se relevant sur un coude.* – Je vous attendais, Lili. J'étais sûr de vous voir.

LILI. – Vos pressentiments vous ont trompé. Seul, le hasard... Du reste, je ne fais que passer. Je suis déjà considérablement en retard. De quelque manière que je m'y prenne, je suis toujours en retard, et on me gronde, ce qui me fatigue beaucoup.

N. – Je me sens si bien depuis que vous êtes-là. Votre seule présence a rappelé mes forces. Je pourrais me lever, marcher, je pourrais même mourir.

LILI. – Dès que vous avez un ennui, vous croyez qu'on ne vous aime pas, vous croyez qu'on vous aban-

Extrait de la publication

ARTHUR ADAMOV

Théâtre I

Ce qui caractérise le théâtre d'Arthur Adamov, c'est sa rigueur, la netteté de la ligne dramatique et le refus délibéré de s'abandonner à ce que Jean Vilar appelle « les dentelles du dialogue et de l'intrigue ».

À une époque où le théâtre demeure, le plus souvent, littéraire, psychologique ou philosophique, Arthur Adamov s'est efforcé de faire de la scène le lieu même de l'action. Ici, tout est visible, jusqu'aux motifs cachés qui fondent le drame. Visible au point de nous proposer un véritable sens littéral. Ainsi, dans *L'invasion*, le désordre des pensées, qui empêche de vivre tous les personnages, se manifeste par le désordre de la chambre qu'ils habitent. Dans *La grande et la petite manœuvre*, la mutilation physique du héros traduit sa dépossession intérieure. Les tares morales reprochées aux « réfugiés » de *Tous contre tous* sont résumées dans une tare physique : ils boitent, dit-on. Enfin, le professeur Taranne, poussé par sa terreur d'être percé à jour, en vient à se dépouiller de ses vêtements.

Mais si les craintes, les désirs d'hommes réduits à leur solitude, qui constituent le thème central de cette œuvre, y sont toujours exprimés matériellement, rien dans le dialogue ne les divulgue. Théâtre de la solitude, sans doute, mais où le mot de solitude n'est pas prononcé. Aucune affirmation lyrique ou métaphysique : un langage où les mots de tous les jours acquièrent cette violence sans laquelle tout spectacle se réduit à un divertissement.

Les cinq pièces que l'on trouvera dans ce volume précisent l'image d'un théâtre moderne dont les précurseurs se nomment Kleist, Büchner, Strindberg et Pirandello.

nrf

53-XI A 20017 ISBN 2-07-020017-5

9 782070 200177

Extrait de la publication